IXe ANNÉE — N° 6 446 — VENDREDI 26 JUIN 1908

LA CROIX

5 CENTIMES — 84, Grande-Rue 84, — DE ROUBAIX-TOURCOING — 85, Rue des Arts — 5 CENTIMES

Bureaux — LILLE, 15, RUE D'ANGLETERRE, 15, LILLE. — TÉLÉPHONE : 672 — (POUR PARIS : 5, rue Bayard, 5e)

CŒUR SACRÉ DE JÉSUS
J'ai confiance en Vous
(Ind. 300 j., Pie X.)

La Journée

Le Sénat continue la discussion du rachat de l'Ouest. Les ministres répondent à M. Rouvier.

*

Dans ces deux séances de jeudi, la Chambre a discuté la réglementation du travail dans l'industrie.

Un projet de loi modifiant la loi du 28 mars 1882 sur l'enseignement primaire a été déposé par le gouvernement.

*

L'Académie Française a élu cette après-midi son secrétaire perpétuel en remplacement de M. Gaston Boissier.

*

Aujourd'hui est venu, devant la Cour d'assises de la Seine, le procès intenté au journal le « Matin » par M. Ch. Humbert, sénateur de la Meuse.

*

ÉTRANGER. — **Le général d'Amade a adressé à l'amiral Philibert une très belle lettre, à l'occasion du retour en France de ce dernier. On signale d'Oran que deux harkas marocaines se reforment dans le Sud-Oranais.**

— **En Perse, la répression des troubles a été très énergique. On affirme que le shah est maître de la situation pour le moment, et que l'ordre règne.**

— **Le transatlantique espagnol « Larache » a fait naufrage sur les rochers de Ximeira, près de la Coregne.**

Le bateau a coulé à pic. 85 passagers auraient péri.

— **Le baptême du nouvel infant d'Espagne aura lieu le 29 juin. Le parrain sera le prince régent de Bavière, représenté par l'infant Fernand. L'infante Isabelle sera marraine.**

— **La grève générale a pris fin à Parme et dans les autres villes de l'Italie où elle avait été déclarée. La situation s'améliore beaucoup.**

— **M. Cleveland, ancien président des Etats-Unis, est mort hier. On lui fera des funérailles nationales.**

— **L'empereur d'Allemagne a prononcé à Hambourg un discours où il a fait quelques allusions à la situation politique.**

— **La Russie a fait d'énergiques représentations à la Turquie sur l'empiétement des troupes du sultan sur le territoire russe.**

Nous publierons incessamment un article de M. de Las-Cases, sénateur de la Lozère, traitant de la « loi sur le repos hebdomadaire et son application actuelle. »

LA « CROIX ILLUSTRÉE »
SOMMAIRE DU NUMÉRO DU 28 JUIN

Photographes intrépides au bord du cratère (dessin de Jamet). — Flip-Flap (dernière page, 2 photos). — L'anniversaire (de M. Vallet). — Que d'eau ! Que d'eau ! — Le bon chien (caricature de Lemot). — L'erreur d'Odette (suite, roman de P. Gourdon). — Les phlox de cousine Aglaé (de Laure Bajolot). — D'une insolence ces employés ! (Ch. Leroy). — Conseils pratiques (de Mme A. Le Froux). — Jeux d'esprit.

Abonnement : un an, 6 francs ; le numéro, 1 fr. 10. — Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris, VIIIe.

LES POINTS NOIRS

J'ai reçu d'un abonné de la *Croix* une lettre contenant des reproches, d'ailleurs exprimés dans les termes les plus courtois. Mon dernier article n'a pas plu au signataire de cette lettre, parce que j'y émettais l'opinion que les bruits de guerre très prochaine répandus par certains journaux, ceux d'Allemagne surtout, à propos du prétendu discours de Guillaume II à Donberitz, étaient exagérés.

Mon aimable correspondant n'a pas trouvé que je justifiais suffisamment les termes rassurants — *jusqu'à nouvel ordre* — de mon article, en opposant aux propos faussement prêtés au kaiser et aux cris d'alarme un peu forcés de la presse germanique les déclarations des principaux chefs d'Etat d'Europe et des diplomates les plus autorisés. Je m'étais pourtant efforcé de ramener à leur juste valeur ces assurances de paix, et par conséquent d'y réduire mon propre argument, en notant que ces prédictions n'engageaient que *temporairement* ceux qui les faisaient de la meilleure foi du monde, un événement imprévu pouvant changer subitement la face des choses et obliger les moins belliqueux à songer à la guerre. C'était assez dire, me semblait-il, que si les faits mêmes sur lesquels on basait de tristes pronostics ne présageaient pas forcément et à bref délai un grave conflit international, il serait osé d'affirmer que la paix était assurée pour un très long terme.

On peut ainsi parler et ne pas être pourvu d'une dose trop grande d'optimisme. Je serai le dernier à nier que les points noirs sont nombreux à l'horizon, de quelque côté que l'on regarde le monde.

Dans la seule semaine qui vient de s'écouler, les incidents fâcheux se sont accumulés un peu partout, témoignant soit du désarroi intérieur de certains pays, soit des mauvaises relations de plusieurs Etats entre eux.

La France, d'abord, hélas ! est dans une mauvaise veine.

Au Maroc, Moulay-Hafid progresse sans cesse, et M. Pichon, questionné à la Chambre, prouve par un discours *essentiellement négatif* que notre gouvernement ignore ce qu'il fera quand la cause d'Abd-el-Aziz, notre protégé, sera tout à fait perdue. M. Clemenceau a décrété l'incohérence en prenant le pouvoir, et il veut rester incohérent dans cette aventure comme dans sa politique intérieure. Joignez à cela une peur ridicule de l'Allemagne, telle qu'on néglige jusqu'aux conseils de M. Etienne, si intéressé au rétablissement de l'ordre dans l'empire chérifien. Si au moins on tenait compte des avis des Africains les plus autorisés qui conseillent de se mettre en garde dans le Sud-Est où une nouvelle harka marocaine s'est reformée et pourrait fort bien attaquer nos postes avant qu'il soit longtemps ! Nous risquons ainsi d'être battus dans l'est du Maroc après y avoir été bafoués dans l'ouest.

En Indo-Chine, les réformistes chinois attaquent nos colonnes, et nos meilleurs serviteurs meurent sous leurs coups. De même, en Mauritanie, une de nos légions est détruite par les indigènes.

A l'intérieur, la grève de Draveil-Vigneux, qui vient de finir si subitement et si mystérieusement, donne une nouvelle preuve de la faiblesse de notre gouvernement devant le quatrième Etat, toujours plus menaçant.

Mais la France n'est pas seule à éprouver des malheurs.

L'Italie a ses grèves agraires qui durant depuis de longues semaines, ont même fini par engendrer pour un court espace de temps, heureusement, la grève générale dans des centres importants comme Parme, et inquiètent à juste titre les pouvoirs publics chez nos voisins du Sud-Est.

La Perse est en pleine révolution. Téhéran est en état de siège. Le shah n'est pas sûr du lendemain, malgré la répression sévère qu'il a ordonnée. Les événements intérieurs de son royaume ont une répercussion à la frontière russe, et deux nations, du même coup, l'Angleterre et la Russie, par suite des récentes conventions qui les lient, sont préoccupées de ce qui se passe dans l'ancien empire de Darius.

Aux Indes, l'agitation, qui paraissait éteinte, vient de renaître, et des bombes, assurément, se fabriquent dans l'ombre. Les Anglais reverront-ils une nouvelle insurrection comme celle des cipayes ? Feringseâ sera-t-il un nouveau Nana-Sahik, mais armé de dynamite ?

En Asie encore, la Corée est le théâtre d'une lutte, qui pourrait finir mal, entre le Japon et la Chine, acharnés l'un contre l'autre.

En Amérique, le boycottage par les Californiens des Japonais menace de reprendre comme de plus belle.

Il n'est pas jusqu'au président Castro qui ne brûle de faire reparler de lui et oblige les Etats-Unis à rompre avec ce farouche Vénézuélien toutes relations diplomatiques.

C'est sans doute aller loin que de dire, comme certains, que la main de l'Allemagne est derrière tous ces événements, et que pendant que ses ballons — trois en quelques jours — tombent, comme par hasard, sur le sol français, ses agents suscitent dans le monde entier, surtout en Europe et plus particulièrement en Orient, des incidents capables de lui fournir un motif d'intervention.

Mais que l'Allemagne les ait aidés ou non à se produire, des événements comme plusieurs de ceux que nous venons de passer en revue peuvent, en effet, l'amener à demander des explications soit à l'Angleterre, soit à la France, soit à la Russie.

On peut penser, et c'est mon avis, que nul en ce moment ne désire la guerre, pas même le kaiser, et pourtant craindre qu'une étincelle jaillisse inopinément de tel point qu'on ne surveillait pas spécialement, et allume le fatal incendie.

Si c'est ce que mon aimable correspondant voulait me faire avouer, je le fais bien volontiers. Qu'il veuille bien à son tour reconnaître que dans le désarroi moral où est le monde entier, dans la fièvre de la lutte économique et sociale où se débattent l'ancien et le nouveau monde, il est difficile de prévoir quand et comment s'ouvriront les grands conflits, et quelles solutions ils aboutiront. Il est difficile même d'affirmer s'ils se produiront, et si telle nation, qui donne des signes de décadence, n'achèvera pas de périr lentement sans avoir subi de bouleversement final. En tout cas, les bons Français, pour ce qui les regarde, ont des raisons de s'inquiéter, mais ils ne doivent pas désespérer.

J.-J. C.

Dans le Cœur de Jésus

Pendant l'Octave de la Fête-Dieu de l'année 1675, Notre-Seigneur apparut à une humble Visitandine de Paray, Marguerite-Marie, et, lui découvrant son Cœur, lui dit : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné pour leur témoigner son amour, et, en reconnaissance, je ne reçois que des ingratitudes... C'est pourquoi je te demande que le premier vendredi après l'Octave du Saint-Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur. »

C'est donc pour obéir à Jésus que demain nous fêterons son Cœur Sacré. Mais c'est surtout pour lui offrir la « réparation d'honneur » qu'il exige, et lui consacrer nos personnes, nos familles, notre France, l'Eglise.

Car, si la vierge de Paray fut élue pour prêcher à la France l'évangile de l'amour divin, c'est la France à son tour qui a reçu mission d'être l'apôtre du Sacré-Cœur dans le monde.

Et quelle « amende honorable » demande avant tout Jésus ? La communion.

Communier purifie : lavons dans le sang divin les hontes de nos Babylones. Communier fortifie : pour les luttes nécessaires, munissons-nous du « pain des forts ». Communier unit: jetons nos divisions dans le Cœur de Jésus,et le feu de son amour les consumera.

Ah ! si tous les vrais catholiques communiaient plus souvent ! Quelle union! Quelle force ! Quelles victoires !

M. C.

Gazette

Un peu de tact, s. v. p.,

Monsieur Viviani

M. Viviani assistait hier aux obsèques des victimes de la catastrophe minière de Saint-Etienne.

Ces obsèques étaient *religieuses*.

Les familles éprouvées jugent sans doute que, malgré M. Viviani, il y a encore dans le ciel quelque clarté et dans l'espérance religieuse quelque réconfort.

Au cimetière, le ministre du Travail prit la parole :

Au nom du gouvernement, je salue bien bas ces humbles travailleurs. Hélas ! ils étaient partis joyeux, et ils sont revenus glacés ! Enfouis pendant des années dans la nuit de la mine, réunis dans cette solitude par la fraternité de labeur, *les voilà pour toujours tombés dans une nuit plus épaisse*, et ils y demeurent rattachés par la fraternité de la mort.

Les voilà pour toujours tombés dans une nuit plus épaisse !

De quel droit M. Viviani insulte-t-il ainsi à la douleur des familles éprouvées.

Dans le monde herrériste

Les socialistes unifiés d'Oraison (Basses-Alpes), *ont eu*, le 8 juin courant, leur réunion générale.

Voici un extrait du procès-verbal de cette séance :

Dans sa réunion générale du 8 juin, sur la proposition du camarade Gaubert, le groupe voté à l'unanimité l'*exclusion du camarade Gouin Arthur, membre de groupe, actuellement sous les drapeaux et enrégimenté au 9e hussards, pour son départ volontaire pour la guerre du Maroc.*

Pour le groupe, le secrétaire :
VICTOR GÉRARD.

Cela s'appelle de la « bonne action antimilitariste ».

Où vont nicher les alouettes

On vient de trouver à la gare des marchandises de Strasbourg-Neudorf, un nid d'alouettes dans un creux sous un rail.

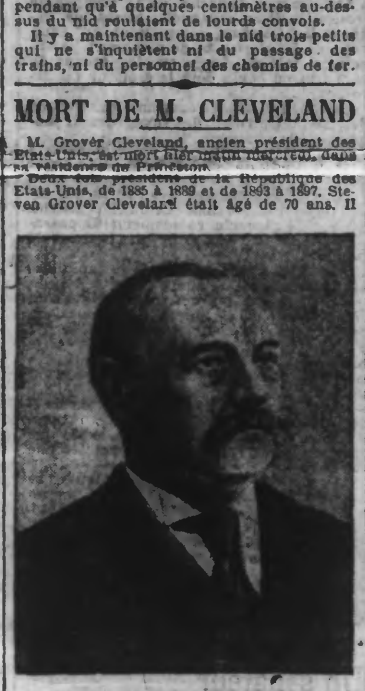
La femelle pondit, puis couva trois œufs, pendant qu'à quelques centimètres au-dessus du nid roulaient de lourds convois.

Il y a maintenant dans le nid trois petits qui ne s'inquiètent ni du passage des trains, ni du personnel des chemins de fer.

MORT DE M. CLEVELAND

M. Grover Cleveland, ancien président des Etats-Unis, est mort hier matin inopinément, dans sa résidence de Princeton.

Deux fois président de la République des Etats-Unis, de 1885 à 1889 et de 1893 à 1897, Steven Grover Cleveland était âgé de 70 ans. Il



était gouverneur de New-York lorsque les démocrates le choisirent comme candidat la première fois. Ses deux présidences furent marqués par des différends avec l'Angleterre, le premier à propos des pêcheries du Canada, le second à propos du Venezuela, que M. Cleveland soutint contre le gouvernement anglais. Depuis la retraite de M. Cleveland, en 1897, aucun démocrate n'a été élu à la présidence des Etats-Unis. Le successeur de M. Cleveland fut M. Mac Kinley.

Le président Roosevelt a demandé que les drapeaux flottant sur la Maison-Blanche et sur les ministères soient mis en berne. Il a également ordonné que les honneurs navals et militaires soient rendus vendredi, jour des funérailles de M. Cleveland.

Le président a télégraphié ses condoléances à Mme Cleveland. Il a déclaré qu'il a l'intention d'assister aux funérailles, si ses engagements le lui permettent.

LES TROUBLES EN PERSE

La situation d'après les nouvelles officielles

Londres, 24 juin. — Une note communiquée aux journaux dit :

« On croit savoir que des dépêches ont été reçues de Téhéran de source anglaise officielle et que tout en confirmant dans les grandes lignes les dépêches reçues d'autres sources sur la situation, elles ne corroborent pas les nouvelles sensationnelles publiées par certains journaux. Ni la Grande-Bretagne, ni la Russie ne comptent intervenir dans les affaires intérieures de la Perse ; mais les deux gouvernements ont tout secret à qui de droit, qu'il ne faillait pas compter sur leur appui pour tenter de renverser la dynastie actuelle en Perse, ou pour intervenir dans les affaires de l'assemblée populaire de Téhéran ».

D'après ce que l'on apprend, l'absence de toute nouvelle de troubles à Tabriz est considérée comme une indication des plus favorables quant à l'attitude des provinces. Tabriz est depuis longtemps le centre de l'agitation révolutionnaire, et bien que la nouvelle des événements d'hier dans la capitale n'ait pas encore eu le temps de se répandre dans le pays, le fait que le calme règne à Tabriz, montre que l'attaque de troupes dans la capitale ne provenait pas d'un mouvement révolutionnaire organisé.

Communiqué officiel

La légation de Perse, à Londres, communique la dépêche officielle suivante, qu'elle a reçue hier :

« Des troupes avaient été postées dans la ville en prévision de troubles. Un certain nombre d'anjumans étaient réunis à la mosquée de Sepah-Salar. Plusieurs bombes furent lancées contre un détachement de soldats qui passait près de cette mosquée. Un certain nombre de soldats et de fonctionnaires furent tués ou blessés. Le shah a mis Téhéran sous la loi martiale, afin de maintenir le calme. L'ordre règne maintenant. »

Deux chefs exécutés

Londres, 25 juin. — On mande de Téhéran au *Times*, le 24 juin :

Deux chefs nationalistes, Malik Mutik Alamin et Marrachir Khan, ont été exécutés aujourd'hui au camp royal. On craint pour le sort des autres, parmi lesquels se trouve le président du Medjliss, malgré la promesse faite par le shah de laisser la vie sauve à celui-ci.

La maison de Zahir ed Daouleh, le nouveau gouverneur de Recht, a été bombardée et pillée.

La terreur règne ; les troupes gardent les abords de la légation britannique, avec ordre de fusiller les fugitifs qui cherchent à s'y réfugier.

Une exécution sur la place de Kapok à Téhéran
près le supplice, la tête du condamné est jetée dans le puits creusé au pied du poteau d'exécution

LA PROTESTATION DES 6 000

La Fédération nationale du commerce en détail des boissons a tenu hier un meeting dans l'immense salle de l'Hippodrome pour protester contre le doublement des patentes, introduit par M. Caillaux dans le projet budgétaire de 1909.

Plus de 6 000 commerçants, parmi lesquels des commerçants de province, et auxquels s'étaient joints un grand nombre de députés et de conseillers municipaux de Paris, ont fait entendre leurs plaintes et aussi leurs malédictions sous la présidence de M. Marguery, président d'honneur de la Fédération.

Eh oui ! quand on est écorché, on crie ; mais quand le voisin est écorché, on se tait. Et le gouvernement, qui connaît cette pratique égoïste, s'y prend toujours de façon à n'écorcher les citoyens que les uns après les autres, pour qu'ils ne crient pas tous ensemble dans une formidable imprécation qui le renverserait du pouvoir.

Les plaintes des débitants sont justes, leurs griefs sont fondés. Mais combien de plaintes légitimes n'ont-ils pas entendues depuis une dizaine d'années, et ils y sont restés indifférents.

Quel bel Etat cependant serait l'Etat-famille, où quiconque frapperait l'un atteindrait tous ! Quelle puissance aurait le citoyen ! La souveraineté populaire cesserait d'être un vain mot ! Elle lèverait fièrement la tête et dominerait de toute sa hauteur la tyrannie oppressive et spoliatrice d'un gouvernement dictatorial travesti en gouvernement parlementaire ! Elle ne lui permettrait pas plus de confisquer les biens de toute une catégorie de citoyens que d'écraser une autre catégorie sous un impôt exorbitant !

La rouerie du gouvernement actuel pour pallier ses impôts abusifs et ses spoliations scandaleuses dépasse toute mesure : il ne dit jamais : « Je vole, parce que vos biens me tentent ; » ou encore : « Je surimpose, parce que je dépense trop. » Il dit : « Je ne vole pas, je fais rentrer dans des liquidations les biens qui leur appartiennent. » Et les badauds de penser : « Après tout, si c'est la loi !... Et ce n'est pas moi qui suis volé ; ne nous mêlons pas des affaires des autres ! » Il dit encore : « Je ne surimpose pas, je taxe légalement à un taux élevé les industries dangereuses. »

Dans l'espèce des débitants, il dit : « Le doublement de la licence est une mesure de haute moralité : elle a pour but d'entra-

---

FEUILLETON DU 26 JUIN 1908 — 32 —

Au bonheur par les durs sentiers

Fou d'allégresse, il tenta de lui saisir les mains ; mais elle se dégagea d'un geste presque répulsif et rentra au salon, sans songer à s'appuyer sur le bras que Bruno lui tendait en vain.

La tête lui tournait, son âme défaillait de terreur devant un événement si prompt et si imprévu ; sans qu'elle sût pourquoi, il lui semblait marcher à un abîme.

On dansait maintenant une polonaise, et les anneaux de la chaîne se déroulaient gracieusement ainsi qu'une guirlande de fleurs animées. En d'autres temps, Alix eût pris plaisir à ce joli tableau ; mais son esprit était bien loin, elle n'avait d'autre souci que de se réfugier près de miss Sallie et de lui communiquer au plus tôt les exigences nouvelles de son fiancé.

Elle eut un peu de peine à la rejoindre ; la foule était compacte et il était difficile de la traverser. Elle y parvint cependant et vint se blottir contre le fauteuil de sa tante, les traits en feu, les yeux obscurcis de larmes involontaires qu'elle avait peine à retenir. La jeune fille s'aperçut seulement alors que le vicomte avait disparu.

— Oh ! tante Sallie, si vous saviez ! commença-t-elle.

Mais elle faillit pousser un cri de terreur devant le visage convulsé de la vieille demoiselle. Celle-ci semblait en proie à une épouvante profonde :

— Je l'ai vu, dit-elle d'une voix étouffée.

— Qui donc, au nom du ciel ?

— Lui... le persécuteur de votre fiancé... M. le chevalier de Sapey, en personne.

La pauvre enfant sentit un frisson glacial parcourir ses veines.

— Comment savez-vous que c'était lui ? vous ne le connaissez pas.

— Il a pris soin de se nommer. A peine m'aviez-vous quittée que je vis surgir à mes côtés un homme d'âge moyen, au visage froid et rusé, à la physionomie sinistre. Il vous suivit des yeux tous les deux, avec une expression de méchanceté impossible à rendre, et me dit tout bas : « Ils s'aiment, je me ferai un devoir de les séparer. »

— Je crus que c'était un fou et je me préparais à m'éloigner ; mais il me retint de force et continua : « Je suis le chevalier de Sapey. Je sais que cet imposteur qui vient de vous quitter, cherche à vous abuser. Déjà, grâce à ses menées ténébreuses, à ses relations occultes avec le gouvernement impérial, mon neveu bien-aimé, le vicomte Bruno de Collonge, a été victime d'une accusation mensongère... Mais son innocence a été reconnue, il est en route pour me rejoindre... Quelques jours encore et il viendra démasquer celui qui, mettant à profit une ressemblance toute fortuite, cherche à le supplanter. Prenez donc garde, miss, on en veut uniquement à la fortune de votre nièce, fortune qui s'augmentera d'une façon considérable du legs de son grand-père ; ne consommez pas son malheur en consentant à une union que vous ne pourriez assez regretter dans la suite.

J'étais plus morte que vive, vous le comprenez, Alix ; cependant j'eus la force de répondre froidement à l'officieux personnage : « Je ne vous connais pas, Monsieur, et ne puis m'expliquer votre ingérence dans nos affaires. »

« Mais moi je vous connais. Il y a longtemps que je suis vos traces et que je me suis donné la tâche de réparer le mal causé par un aventurier sans foi ni loi. M. le marquis de Pierre-Châtel était le meilleur ami de ma famille, c'est ce qui explique l'intérêt que je porte à Mademoiselle votre nièce.

» Mon malheureux frère, le comte de Collonge, étant demeuré veuf de bonne heure, on a profité de la mort subite de sa charmante femme pour édifier une absurde histoire de substitution d'enfant. Vous savez d'ailleurs que l'exemple nous vient de haut lieu, puisqu'une importante fraction du parti royaliste s'obstine à croire que l'infortuné Louis XVII n'est point mort et qu'il revendiquera un jour le trône de ses aïeux. Or, une invention si fantastique pouvant s'expliquer à la rigueur pour stimuler le zèle des partisans de l'ancien régime, a bien aussi sa raison d'être dans le cas qui nous occupe.

» Un majorat considérable est attaché à la seigneurie de Collonge, et l'on s'explique qu'une telle succession en déshérence (puisque ces biens sont encore sous séquestre) soit capable de tenter un homme peu délicat.

» Cet homme s'est rencontré, miss, c'est celui que vous avez accueilli avec tant de faveur — et d'imprudence — sur le bateau. La conspiration est partie d'Amérique, plusieurs personnages y sont intéressés, entre autres un certain Père Henry, qui n'est d'ailleurs qu'un prête-nom. Mais nous sommes parvenus à démêler les fils de cette indigne comédie, c'est pourquoi je me permets de vous avertir tandis qu'il en est temps encore.

» Le pseudo Bruno de Collonge, à qui vous avez promis la main de Mlle de Pierre-Châtel, n'est qu'un obscur malfaiteur. Il doit vous supplier aujourd'hui même, sous un prétexte spécieux, de conclure son mariage au plus vite.

» N'y consentez à aucun prix ; vous précipiteriez votre jeune pupille dans la plus effroyable situation. »

Il me quitta en achevant ces mots, me laissant dans l'état de bouleversement où vous m'avez trouvée.

Alix voyait les difficultés s'accumuler autour d'elle.

— Chère tante, demandons la voiture, si vous le voulez bien ; j'ai besoin d'être seule avec vous et de causer plus librement que je ne puis le faire dans cette foule.

Juste à ce moment un fringant officier venait lui réclamer une scotish ; mais la pauvre petite n'était guère en humeur de se divertir.

— Ma tante n'est pas bien, dit-elle avec sa voix douce et son joli sourire ; voudriez-vous avoir l'obligeance de faire prévenir nos gens ?

Le jeune homme se précipita, regrettant de n'avoir pas quelque monstre à poursuivre, au lieu d'un vulgaire message à transmettre, afin de mieux témoigner son bon vouloir à une si ravissante personne.

Quelques minutes après, les deux femmes se retrouvaient en tête à tête dans la voiture, et miss Sallie essayait en vain de renouer la conversation. Alix paraissait étrangement soucieuse, ce ne fut que de retour au logis qu'elle se décida à mettre sa tante au courant de la proposition pressante que Bruno lui avait faite le soir même.

— Et vous dites qu'il veut se marier demain au plus tard ? demanda miss Bennett préoccupée.

— Il m'avait même parlé de cette nuit ; mais j'ai obtenu un délai.

— Voilà qui concorde d'une façon bizarre avec les singuliers avis du chevalier de Sapey.

Alix rougit violemment, tandis que les larmes jaillissaient de ses yeux.

— Vous n'allez pas, j'espère, suspecter la loyauté de mon fiancé, s'écria-t-elle avec feu. Nous l'avons vu assez intimement durant la traversée et depuis notre arrivée en France pour concevoir de lui une opinion qui ne changera jamais et qui lui est de tout point favorable.

— Sans aucun doute ; cependant...

— Vous ne sauriez vous laisser influencer par les insinuations perfides de son pire ennemi, continua la jeune fille avec véhémence. Bruno les prévoyait, d'ailleurs, il m'a prévenu ce soir qu'il était au courant des perfides desseins de son oncle et de son cousin, et que nous n'avions qu'un moyen de les déjouer, c'était de nous marier au plus vite, avant qu'on ne rendît notre union impossible par quelque odieuse machination.

— Oh ! Alix, si elle était impossible, en effet ?... Je ne vous cache pas que M. de Collonge m'a paru tout autre qu'à l'ordinaire, ce soir, si ce n'était une folie, je vous dirais que j'ai failli ne pas le reconnaître.

Le jeune fille se sentit frappée en plein cœur par cette observation... ainsi elle n'était pas la seule à avoir remarqué quelque chose d'anormal en son fiancé.

Cependant, elle s'en voulut à elle-même de s'arrêter à de semblables pensées : c'était une âme loyale, un cœur honnête et fidèle, incapable de se reprendre après qu'il s'était donné.

— Il était hors de lui à l'idée de me perdre sans retour, répondit-elle avec émotion, c'est ce qui motivait sans doute l'agitation fiévreuse qui m'a frappée comme vous.

Et ce disant, elle éclata en sanglots, tant elle était poursuivie de sentiments contradictoires. Jusque-là, tout lui avait semblé parfait en Bruno de Collonge ; pourquoi ses allures, sa conversation l'avaient-elle choquée ce soir-là ?... Pourquoi surtout n'éprouvait-elle qu'appréhension et ennui à la perspective de voir célébrer son mariage plus tôt que cela n'était convenu ?

(A suivre.)

C. PÉRONNET.

(Droits de traduction et de reproduction réservés.)

LIVRES ET IMAGES — MAISON DE LA BONNE PRESSE, PARIS VIIIe